

DOCUMENTS ET COMMUNICATIONS

UN TEMOIGNAGE ARABE INCONNU SUR LES SLAVES — DE L'AN 720

On considère généralement comme la plus ancienne mention sur les *Ṣakālība* (les Slaves), faite dans les sources arabes de haut Moyen Age, celle que contient le poème d'al-Aḥṭal, de la fin du VII^e siècle¹. Il s'agit là d'une courte remarque sur l'extérieur des Slaves. Or il existe, sur eux, un autre témoignage arabe, à peine moins ancien que celui d'al-Aḥṭal, et infiniment plus important, témoignage qui est jusqu'à présent demeuré inaperçu aux yeux des chercheurs, aux yeux même d'un A. Ja. Garkavi, l'orientaliste russe et le si éminent connaisseur en sources orientales se rapportant à l'histoire des contrées et des peuples européens de haut Moyen Age. La source en question, c'est le discours (*ḥuṭba* en arabe) de Yazīd ibn al-Muḥallab, prononcé en l'an 720, dans la version que nous en a transmise l'écrivain hispano-arabe Ibn 'Abd Rabbihi, (né à Cordoue en 860, mort en 940), dans son ouvrage *al-'Ikd al-Farīd*.

Al-'Ikd al-Farīd est une anthologie d'emprunts faits à des écrits arabes plus anciens, du type dit *adab*. Elle est divisée en 25 livres. Nous possédons différentes éditions orientales de ce intéressant travail, à savoir: Būlāk — 1293 de l'hégire, Le Caire — 1302, 1305, 1316, 1321 et 1331 de l'hégire². De ces publications, seule l'édition du Caire, de l'an 1331 de l'hégire (a. D. 1913), s'est trouvée à ma disposition. Le tome II contient — au livre 12 et aux pages 343—399 — un recueil de nombreux discours (*ḥuṭba*) prononcés à différentes époques par des personnalités arabes connues. Au nombre de ces discours, nous retrouvons cité le *ḥuṭba* de Yazīd ibn al-Muḥallab (page 384).

¹ A. Ja. Garkavi, *Skazania musulmanskix pisatelej o Slavianax i Russkix* (Relations d'auteurs musulmans au sujet des Slaves et des Russes), Saint-Petersbourg 1870 (= Garkavi, *Relations*), pp. 1—6; T. Lewicki, *Źródła arabskie do dziejów Słowiańszczyzny* (Sources arabes à l'histoire du monde slave), t. I, Wrocław—Kraków 1956 (= Lewicki, *Sources*), pp. 3—9.

² C. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, Weimar—Berlin 1898—1902, t. I, pp. 154—155 et le supplément (Leiden 1937—1942), t. I, pp. 250—251; voir aussi article *Ibn 'Abd Rabbihi* dans *Enzyklopaedie des Islām* (= E. I.), t. II, p. 376.

La version du discours que donne *al-'Ikd al-Farīd* n'est point la seule connue. Nous en possédons une autre, de la plume de al-Mas'ūdī, dans son *Murūǧ al-dāhāb*¹. Il faut souligner cependant que la version contenue dans l'ouvrage d'Ibn 'Abd Rabbihi semble beaucoup plus complète et plus authentique que celle que nous a léguée al-Mas'ūdī, et que seule la version du *al-'Ikd al-Farīd* renferme la mention qui nous intéresse, sur les Slaves, mention dont l'analyse constituera l'objet du présent article. Toutefois, avant que de traiter de ce si ancien et si intéressant passage, il ne sera peut-être pas superflu de nous attarder quelque peu à la personne de Yazīd ibn al-Muhallab et aux circonstances au milieu desquelles son *ḥuṭba* a été prononcé.

Yazīd ibn al-Muhallab ibn Abī Šufra al-Azdī a vu le jour en l'an 672/73². À la mort de son père, survenue en 702, il devint gouverneur du Ḥorāsān. Deux ans s'étaient à peine écoulés, que — à la suite d'intrigues suscitées par son beau-frère, le puissant al-Ḥaǧǧāǧ ibn Yūsuf — le voilà destitué de sa charge par le calife 'Abd al-Malik. Peu après, Yazīd fut jeté en prison. Il réussit à s'en évader (en 708/709) et à se mettre sous la tutelle de Sulaymān, le frère de 'Abd al-Malik. Sulaymān lui assura protection contre ses ennemis. 'Abd al-Malik étant décédé en 715, c'est Sulaymān que l'on élut calife, et ce dernier nomma aussitôt Yazīd ibn al-Muhallab son lieutenant pour l'Irak. Bientôt après, en 715/716, Yazīd reçut également le poste équivalent pour le Ḥorāsān. L'année suivante, Yazīd monte une campagne contre le Ġurǧān et le Ṭabaristān, contrées non soumises encore, à cette époque, du Califat. Le gouvernement de Yazīd ibn al-Muhallab en Ḥorāsān fut entaché d'abus de toute sorte, en matière fiscale particulièrement, aussi n'est-il pas étonnant qu'il devint bientôt l'objet de la haine de la population de cette province. À la suite de plaintes incessamment déposées contre lui, le calife Sulaymān, tout favorable qu'il lui fût, s'apprêtait à intervenir, lorsque la mort vint le terrasser avant qu'il eût pris quelque décision. Son successeur au califat, 'Omar ibn 'Abd al-'Azīz ('Omar II), qui prit le pouvoir en octobre 717, ordonna l'emprisonnement de Yazīd ibn al-Muhallab, parce que ce dernier n'avait pas versé au calife, comme se devait, le cinquième du butin de l'expédition armée en Ġurǧān et Ṭabaristān. Peu avant la mort du calife 'Omar II, Yazīd parvint à s'échapper de sa geôle. À la tête d'une petite

¹ Maçoudi, *Les prairies d'or*. Texte et traduction de C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, Paris 1861—1877 (= al-Mas'ūdī, *Murūǧ*), t. II, pp. 454—455.

² Sur la vie et les hauts faits de Yazīd ibn al-Muhallab voir entre autres: J. Wellhausen, *Das arabische Reich und sein Sturz*, Berlin 1902 (= Wellhausen, *Das arab. Reich*), pp. 195—199; K. v. Zetterstéen, article *Yazīd ibn al-Muhallab* dans *E. I.*, t. IV, pp. 1259—1260 (avec indication des sources).

troupe, il parvint à Bassora (al-Basra), où il retrouvait de nombreuses parentés, des membres de sa tribu (celle des Azd 'Umān), des partisans enfin. Dégarnie de sa garnison syrienne, Bassora ne lui opposa aucune résistance sérieuse, tandis que le gouverneur de la place, 'Adī ibn Arṭāt al-Fazārī, après un bref combat, était mis aux fers. Ces choses se passèrent en mars et avril de l'année 720. La population de Bassora se déclara en masse partisane de Yazīd ibn al-Muhallab. Ce dernier proclama la guerre sainte contre les Omeyyades qu'il qualifia d'ennemis de la religion. Il se trouva bientôt être le chef de bandes armées nombreuses, mais dont la discipline et la valeur laissaient, à vrai dire, beaucoup à désirer. Yazīd était le premier à s'en rendre compte¹.

Au début, Yazīd ibn al-Muhallab remporta des succès notables. Les provinces de al-Ahwāz, de Pārs et de Kirmān lui firent leur soumission. Il y installa ses lieutenants. Au cours de l'été 720, il se mit en campagne contre Koufa (al-Kūfa) et, en cours de route, s'empara de Wāsīt. Il ne parvint toutefois pas jusqu'à Koufa (bien que — à la nouvelle de son approche — une partie des détachements koufiens eût passé de son côté), mais s'arrêta en la localité dite al-'Akr, à proximité de l'antique Babylone². Il y a lieu de supposer que ce fut la nouvelle de l'apparition d'armées syriennes, lancées aux trousses du rebelle par le nouveau calife Yazīd II (régnant depuis février 720), qui enraya sa progression sur Koufa. En fait, Yazīd II avait primitivement tenté de passer un accord avec Yazīd ibn al-Muhallab — lequel tenait sous son contrôle toute la partie orientale du Califat — mais, ses efforts n'ayant amené à aucun résultat, il s'était décidé à prendre les plus énergiques contre-mesures, en dirigeant contre les insurgés deux armées syriennes. L'une de ces armées était aux ordres de al-'Abbās ibn al-Walīd, le neveu de Yazīd II et général omeyyade de grande marque, aguerri au cours d'années de luttes contre Byzance³. Ce fut son armée à lui, ou tout au moins son avant-garde, qui firent les premières leur apparition en Irak. Sur les traces de cette armée, en vint une seconde, syrienne aussi, commandée par Maslama ibn 'Abd al-Malik, un frère de Yazīd II, chef arabe éminent, connu lui aussi pour ses multiples expéditions sur Byzance, dont l'une avait atteint les murs mêmes de Constantinople. Avec lui, pénétrait en Irak le gros des forces syriennes, soit le *ǧunūd ahl aš-Šām*, — pour emprunter les propres termes de at-Ṭabarī⁴. L'approche des armées

¹ Wellhausen, *Das arab. Reich*, p. 192.

² Ibid., p. 197; K. v. Zetterstéen, *Jazīd ibn al-Muhallab*, p. 1260.

³ K. v. Zetterstéen, article *al-'Abbās ibn al-Walīd*, dans *E. I.*, t. I, p. 13.

⁴ *Annales* auctore Abu Djafar Muhammad b. Djarir at-Tabarī cum aliis ed. de Goeje. Secunda series III, Leiden 1885—1889 (= at-Ṭabarī, *Ta'rīḥ*), p. 1390.

de al-'Abbās et de Maslama suscita un sérieux fléchissement dans les rangs des partisans de Yazīd ibn al-Muhallab. Les forces respectives se trouvèrent face à face aux alentours d'al-'Akr, où, huit jours après l'arrivée sur place des armées syriennes, une mêlée générale eut lieu. Selon certaines sources, la bataille se déroula dans le courant du quatorzième jour du mois de Šafar de l'an 102 (24 août 720), selon d'autres, le douzième du même mois (22 août 720)¹. G. Levi Della Vida établit cette date au 15 de Šafar 102 (25 août 720)². L'issue de la rencontre fut telle que Yazīd ibn al-Muhallab, abandonné d'une partie de sa troupe, fut écrasé et périt.

Comme je viens de le dire, l'apparition des armées al-'Abbās et Maslama avait semé un fort désarroi dans le cœur des hommes de Yazīd ibn al-Muhallab. Tentant de remonter leur moral en vue de l'imminence d'un combat décisif — soit le 14 (ou le 12, ou bien le 15) de Šafar 102 — Yazīd adressa à ses guerriers au moment même de foncer sur l'ennemi — nous savons la chose de la bouche de al-Mas'ūdī³ — une chaude harangue (le *ḥuṭba*), dans laquelle il s'étend sur la prétendue faiblesse des corps syriens dont il tourne en ridicule les chefs. C'est précisément la teneur du *ḥuṭba* que cite en raccourci al-Mas'ūdī, tandis que Ibn 'Abd Rabbihi le fait de plus ample manière et plus authentique.

Et voici le texte de la première partie du discours, celle où l'orateur caractérise les armées syriennes, selon la version qu'en donne l'*al-'Ikd at-Farīd* (tome II, p. 384):

خطبة يزيد بن المهلب. حمد الله واثني عليه وصلى على النبي صلى
الله عليه وسلم ثم قال: ايها الناس ان اسمع قول الرعاع قد جاء
العباس قد جاء مسلمة قد جاء اهل الشام وما اهل الشام الا تسعة اسياف
منها سبعة معي واثنان علي وما مسلمة الى جرادة صفراء واما العباس
فبسطوس بن بسطوس اناكم في برابرة وصقالة وجرامة واقباط وانباط
واخلاط اقبل اليكم الفلاحون والابواش كاشلاء اللحم.

¹ Wellhausen, *Das arab. Reich*, p. 198; K. v. Zetterstéen, article *Maslama b. 'Abd al-Malik* dans *E. I.*, t. III, pp. 454—455.

² G. Levi Della Vida, article *Jazīd b. 'Abd al-Malik* dans *E. I.*, t. IV, pp. 1257—1258.

³ Al-Mas'ūdī, *Murūğ*, t. V, pp. 454—455.

„Discours de Yazīd ibn al-Muhallab. Après action de grâces rendue à Allāh, il fit Sa louange et bénit le Prophète (que la bénédiction et la paix d'Allāh soient sur lui), après quoi il dit: Ô hommes! J'entends des voix dans la racaille: al-'Abbās est là, Maslama est là, les Syriens sont là... Mais, voyons, les Syriens, ce n'est que neuf glaives (entendez: neuf armées), dont sept sont pour moi, deux [seulement], contre moi! Mais qu'est-ce donc que Maslama, sinon une jaune sauterelle? Et al-'Abbās, ce n'est rien que le Bastūs ibn Bastūs, venu chez nous avec les Berbères (*Barābira* en arabe), les Slaves (*Šakālība* en arabe), les Ġarmaḡāniens (*Ġarāmika* en arabe), les Coptes (*al-Aḡbāt* en arabe), les Nabathéens (*al-Anbāt* en arabe), et avec un ramassis d'hommes de toute espèce! Contre vous sont venus là des manants et [toute] une canaille qui a l'apparence de lambeaux de viande...“.

Il ressort de ce discours qu'une partie des fidèles de Yazīd ibn al-Muhallab, à savoir celle à laquelle il lance la peu flatteuse épithète de *ar-ra'ā'* (c'est à dire: racaille, lie du peuple, populace), avait éprouvé de la défaillance à l'approche des armées d'al-'Abbās et de Maslama. En parlant de la situation ayant directement précédé le combat, al-Mas'ūdī fait pareillement état de ce désarroi. Le chef rebelle s'est donc empressé de rassurer sa troupe. Il s'efforce de la convaincre que la majeure partie des armées syriennes, soit sept armées (celles, sans doute, qui n'étaient pas à pied d'œuvre près d'al-'Akr), ne tenait que pour lui, alors que deux armées seulement (doit sans doute figurer: celle de al-'Abbās et celle de Maslama) sont là, contre lui. Ce fragment de la harangue de Yazīd ibn al-Muhallab est inconnue à al-Mas'ūdī.

Dans la partie suivante de son discours, Yazīd ibn al-Muhallab raille les deux chefs d'armée ennemis. En ce passage, noté dans la version d'Ibn 'Abd Rabbihi aussi bien que dans celle qu'en donne al-Mas'ūdī, Yazīd compare Maslama à une sauterelle jaune (*ḡarāda safrā'* en arabe). Nous apprenons également l'emploi de ce parallèle peu flatteur par deux passages de la chronique d'at-Ṭabarī¹. Il s'agissait là, incontestablement, d'une allusion au teint jaune ou pâle de Maslama, comme l'explique l'historien persan Mīrḡwān². Yazīd gratifie le commandant en chef de l'autre armée syrienne, al-'Abbās ibn al-Walīd, d'un qualificatif manifestement méprisant, quoique incompréhensible pour nous: *Bastūs ibn Bastūs* (*Nastūs ibn Nastūs* dans la version donnée par al-Mas'ūdī). Il semble qu'il s'agit là d'un nom grec mutilé (*Ἀναστάσιος*?), très populaire parmi les chrétiens de Syrie. C'est bien ainsi que l'entend le traducteur français de l'ouvrage *Murūğ at-dahab*, chez lequel les mots *Nastūs ibn Nastūs* du texte arabe sont

¹ At-Ṭabarī, *Ta'riḥ*, pp. 1398 et 1400.

² Voir là-dessus: al-Mas'ūdī, *Murūğ*, t. V, p. 506 (notes).

rendus par „un Grec, fils de Grec“¹. Il y a là allusion malicieuse à l'origine d'al-'Abbās, dont la mère était Grecque (*Rūmīya* en arabe), comme nous le font savoir d'autres sources². En tout état de cause, al-'Abbās avait une apparence non arabe. Au dire de Mirhwānd, il aurait eu un teint rose et les yeux bleus³. Telle est aussi l'affirmation d'at-Ṭabarī⁴.

Nous avons vu plus haut que l'armée Maslama se composait de troupes d'élite syriennes. Voilà pourquoi Yazīd ibn al-Muhallab, tout en jetant le ridicule sur l'extérieur du chef, ne tâche même pas de rabaisser la valeur de l'armée adverse aux yeux de ses hommes à lui. Il n'en va pas de même en ce qui concerne l'armée d'al-'Abbās. Selon le *Kitāb al-Aġānī*, elle était formée de „gens de Damas“ (*ahl Dimašk* en arabe)⁵, soit d'éléments urbains, non bédouins, de soldats embauchés parmi les habitants de cette grande capitale, c'est à dire parmi une population extrêmement hétérogène quant à la race et la religion. Voilà bien ce qui a provoqué les sarcasmes en un passage de la harangue d'Yazīd. Le passage en question est peut-être, de tout son *ḥuṭba*, ce qui est le plus intéressant pour nous. Aussi devons-nous lui consacrer un plus long moment d'attention.

Nous trouvons les remarques sur la composition de l'armée al-'Abbās aussi bien dans la version du discours de Yazīd donnée dans le *al-'Ikd al-Farīd* que dans l'écrit de al-Mas'ūdī, quoique ce dernier paraisse les étendre, erronément à coup sûr, à l'ensemble de l'armée syrienne. Le tableau que fait de cette armée la version al-Mas'ūdī est sans doute plus drastique encore que celui de la version Ibn'Abd Rabbihi. Voici le texte:

„Que sont ces troupes syriennes? Une vile multitude (*ṭagām* en arabe), un ramassis de paysans, de laboureurs, de teinturiers, de gens sans aveu (*sifla* en arabe)“.

Notre citation permet de constater que, si la version al-Mas'ūdī du discours de Yazīd s'en prend à l'extraction sociale, elle passe sous silence l'appartenance ethnique ou religieuse. Bien au contraire, la version transmise par le *al-'Ikd al-Farīd* fait mention, elle aussi, de l'origine sociale, mais en plus elle s'attaque au caractère religieux ou racial propre aux soldats d'al-'Abbās. Ainsi, selon cette seconde version, l'armée d'al-'Abbās serait composée de Berbères (*Barābira* en arabe), de Slaves (*Ṣaḡālība* en arabe), de Ġarmakāniens (*Ġarāmika* en arabe),

de Coptes (*al-Aḡbāt* en arabe) et de Nabathéens (*al-Anbāt* en arabe). Mettant à part, pour l'instant, la question de la présence au sein de l'armée al-'Abbās de détachements slaves, arrêtons-nous sur les autres dénominations contenues dans cette liste.

Commençons par les Berbères. L'appellation *Barābira*, qu'emploie notre source, n'est à tout prendre que le pluriel du mot *Barbar*, qui signifie tout simplement „barbare“ en arabe. Evidemment, il peut s'agir ici avant tout des Berbères d'Afrique septentrionale. Certaines sources les nomment *Barābira* (c'est, entre autres, le cas pour al-Balāḍurī)¹. Jusqu'à l'époque de 'Omar II, soit à peu près celle où se situe la matière de la présente étude, les Berbères fournissaient au Califat, en qualité de tribut, de jeunes esclaves², et il y a lieu de supposer que la capitale des Omeyyades en regorgeait. Il se peut très bien qu'on recrutât en Syrie même, tout comme on le faisait en Afrique du Nord, des contingents pour le service du Califat composés précisément de cet élément combatif par nature. A vrai dire, 'Omar II avait rendu la liberté à ces Berbères, convertis d'ailleurs à l'Islam, mais ceci n'exclut point leur ultérieur service militaire dans les troupes des califes. Il est également possible qu'il faille entendre sous la dénomination *Barābira* des esclaves en provenance d'Afrique orientale, de l'Erythrée méridionale ou de la péninsule somalienne. En effet, les géographes médiévaux arabes donnaient à ces contrées les noms de *Barbar* ou de *Barbara*³. Il peut s'agir enfin d'autres éléments encore, éléments non arabes et non berbères, de groupes raciaux demeurant en Syrie et parmi lesquels al-'Abbās aurait prélevé des soldats pour son armée.

Le *ḥuṭba* de Yazīd ibn al-Muhallab fait aussi état de détachements ġarmakāniens (*Ġarāmika*, جرامة dans les textes). Le mot, qui n'est qu'un pluriel de *Ġarmakānī*, est connu d'autres sources arabes. D'après le *Kitāb al-Tanbīh wa 'l-iṣrāf*, un deuxième ouvrage historique conservé d'al-Mas'ūdī, écrit en 956, les *Ġarāmika* constituaient un des groupes

¹ *Liber expugnationis regionum* auctore Imāmo Ahmed ibn Jahja ibn Djābir al-Belādsorī... ed. M. J. de Goeje, Leiden 1886 (= al-Balāḍurī, *Futūh*), p. 229.

² Al-Balāḍurī, *Futūh*, pp. 225, 231; Wellhausen, *Das arab. Reich*, p. 184.

³ *Drevnie i srednevekovye istočniki po etnografii i istorii narodov Afriki yuzhnee Sazary. Arabskie istočniki VII—X vekov*. Podgotovka tekstov i perevody L. E. Kubbela i V. V. Matveeva (Sources anciennes et médiévales à l'ethnographie et à l'histoire des peuples de l'Afrique au sud du Sahara. Sources arabes des VII^e—X^e siècles. Edition et traduction de L. E. Kubbel et V. V. Matveev), Moscou—Leningrad 1960, p. 52, 71, 88, 137, 160, ainsi que p. 350 (s. v. *Barbara*) et p. 352 s. v. *Berbera* (al-*Barbar*).

¹ Al-Mas'ūdī, *Murūġ*, t. V, p. 454; comp. aussi p. 506 (notes).

² At-Ṭabarī, *Ta'rīḥ*, p. 1398.

³ Al-Mas'ūdī, *Murūġ*, t. V, p. 506 (notes).

⁴ At-Ṭabarī, l. c.

⁵ Abu' l-Faraġ al-Iṣbahānī, *Kitāb al-Aġānī*, Le Caire 1935, t. VII, p. 2.

araméens¹. Nous savons par ailleurs que leur patrie, c'était la contrée de Mossoul. A considérer que l'armée d'al-'Abbās avait été mise sur pied en Syrie, il semble peu vraisemblable que des natifs de la région de Mossoul eussent pu y être enrôlés. Peut-être faudrait-il donc admettre qu'une erreur a été commise (erreur attribuable sans doute à Ibn 'Abd Rabbihi même, auquel nous sommes redevables de cette version du discours de Yazīd et que, au lieu de جرامرة *Ġarāmīka*, il faudrait lire جرأمة *Ġarāġima*. C'est, en effet, de ce dernier nom (variante moins bonne de *Ġurāġima*) que les sources médiévales arabes qualifiaient la population chrétienne (monophysite et monothélite) qui habitait naguère les montagnes du al-Lukkam (Ammanus) et du Taurus, ainsi que la partie marécageuse de l'antique Antiochène. Cette population reconnaissait pour capitale la ville de *Ġurġūma*, située dans les monts Ammanus. Du nom de cette ville dérivait celui de la population. Celle-ci est mentionnée en d'autres sources sous l'appellation de Mardaïtes. Les *Ġarāġima*-Mardaïtes n'étaient, en réalité, soumis ni à Byzance, à qui ils avaient cependant naguère fourni des soldats, ni, plus tard, aux Arabes, bien qu'ils eussent pareillement fourni à ceux-ci des troupes mercenaires. Pour Byzance aussi bien que pour le Califat, ce n'étaient pas là des alliés sûrs. Ce fut Maslama qui détruisit leur indépendance. Liberté de professer leur religion leur fut toutefois laissée. Ils conservèrent leurs privilèges particuliers dans l'armée omeyyade². Leur présence dans celle que commande al-'Abbās semble plus que probable. Ce fut déjà H. Lammens qui émit une pareille supposition, bien qu'il ne soit guère plausible qu'il eût connu la version du discours de Yazīd contenue dans *al-'Ikā al-Farīd*³.

Au nombre des groupes armés composant les forces syriennes d'al-'Abbās, Yazīd ibn al-Muhallab évoque encore les Coptes (*al-Akbāt* en arabe) et les Nabathéens (*al-Anbāt*). Sous ce dernier nom (qui est simplement le pluriel de *Nabī* ou *Nabī*), les écrivains arabes du Moyen Âge comprenaient la peu belliqueuse population araméenne et chrétienne de la Syrie et de l'Irak, les paysans araméens en particulier. La dénomination avait d'ailleurs une résonance péjorative et contemptrice⁴. La présence d'éléments araméens et chrétiens dans l'armée syrienne d'al-'Abbās, que constituaient — si nous pouvons prêter foi à l'auteur du *Kitāb al-Aġānī*⁵ — les „gens de Damas“, paraît hautement vrai-

semblable; pareillement, rien d'étonnant à ce qu'il y eût là des Coptes d'Égypte, ceux-ci étant sujets des califes Omyyades. Aussi bien n'est-il pas exclu que sous le vocable *al-Akbāt wa'l-Anbāt* („Coptes et Araméens“) Yazīd ibn al-Muhallab ait voulu entendre les Arabes syriens des tribus Kalb et Qudā'a, où la levée fournissait à l'armée syrienne son véritable noyau. Yazīd désirait donc souligner que les tribus arabes de Syrie, objet de haine pour les Arabes de l'Irak, sont à proprement parler des peuplades barbares, étrangères au monde arabe et à l'Islam. C'était bien dans cette dernière acception qu'avait été employée par Yazīd la définition „Coptes et Araméens“, quelque temps avant la bataille d'al-'Akr, comme nous l'apprend un passage de la chronique de at-Tabarī¹.

Passons à présent au témoignage le plus important pour nous contenu dans la harangue de Yazīd ibn al-Muhallab, je veux dire à la confirmation d'une présence dans l'armée syrienne d'al-'Abbās d'unités slaves (*Ṣakālība* en arabe).

Il semble que ces *Ṣakālība* descendent de colons slaves, dont l'existence en califat arabe, en Syrie particulièrement et à partir du VII^e siècle de notre ère, n'était point chose inconnue. On a déjà traité le sujet précédemment, pour ne citer que les intéressantes dissertations de A. Ja. Garkavi. L'auteur du présent article a également donné quelque attention à ce problème dans deux de ses études antérieures². Je pense qu'il sera opportun de faire ici le bilan de ces précédentes investigations, et ce en raison de leur importance majeure par rapport au sujet auquel notre actuelle étude est consacrée.

La première vague de colons slaves, connue de nous, vint en Syrie en l'an 663 (665?). C'est le chroniqueur byzantin Théophane (écrivant entre 810 et 815) qui nous l'apprend. Théophane déclare qu'en cette année une expédition armée arabe avait été dirigée contre les possessions en Asie Mineure de l'Empire byzantin. A l'issue de cette campagne, un groupe considérable de Slaves au service de Byzance avait quitté les Grecs pour passer du côté des Arabes et s'était retiré avec ceux-ci en Syrie. Ces mêmes Slaves se virent fixés en Syrie septentrionale, dans le district d'Apamée, dans un village que Théophane nomme Σελευκοβόλος (*Seleukobolos*) ou Σκευκοβόλος (*Skeukobolos*). Un autre chroniqueur byzantin, Anastase, épelle Σδλευκοβόρι (*Seleukobori*). Il semble qu'il puisse s'agir ici de l'actuel lieu-dit *Se-*

¹ *Kitāb at-tanbīn wa 'l-ischrāf* auctore al-Masūdī, ed. de Goeje, *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, t. VIII, Leiden 1894, p. 78.

² Al-Balādhurī, *Futūḥ*, pp. 159—163; H. Lammens, article *Mardaïtes* dans *E. I.*, t. III, pp. 295—296.

³ H. Lammens, l. c.

⁴ E. Honigsmann, article *Nabatäer*, dans *E. I.*, t. III, p. 866.

⁵ Abu'l-Faraġ al-Iṣbahānī, *Kitāb ab-Aġānī*, t. VII, p. 2.

¹ At-Tabarī, *Ta'riḥ*, pp. 1392—1393; Wellhausen, *Das arab. Reich*, p. 156.

² T. Lewicki, *Osadnictwo słowiańskie i niewolnicy słowiańscy w krajach muzułmańskich według średniowiecznych pisarzy arabskich* (Colonisation et esclaves slaves en pays musulmans d'après les auteurs arabes médiévaux), dans „Przegląd Historyczny“ t. XLVIII (1952); *Sources*, passim.

klebiye, localité dont le nom se retrouve sur les cartes de la Syrie, à proximité de l'antique Apamée. La dénomination nous renvoie, sans aucun doute possible, au **aṣ-Ṣaklabīya* arabe, ce qui signifie „[colonie] de *Ṣaklabes*“ ou „[colonie] slave“. Il apparaît plausible que les vocables notés par Théophane et par Anastase ne soient que des mutilations de *Seklebiye* < **aṣ-Ṣaklabīya* pour assimiler ceux-ci à des noms de lieu grecques du type de *Seleukeia*, *Seleukis*, etc., communes sur toute l'étendue du ci-devant Etat séleucide¹. Au dire de Théophane, le chef arabe qui amena ces Slaves (Σκλαβινοί, c'est à dire Sclavènes, dans le texte grec) d'Asie Mineure en Syrie, c'était Ἀβδαραχμάν, ὁ τοῦ Χαλέδου, en lequel nous reconnaissons sans peine 'Abd ar-Rahmān ibn Ḥālid, éminent général arabe décédé en 666/67, à la suite peut-être d'un empoisonnement sur l'ordre de Mu'āwiya².

Vingt-sept ans après l'arrivée, confirmée par les sources, de ce premier groupe de colons Slaves, une deuxième vague slave afflue, venue elle aussi d'Asie Mineure, tout comme les colons qu'avait amenés 'Abd ar-Rahmān ibn Ḥālid. Je veux ici parler de guerriers slaves qui, d'après un autre passage de la chronique de Théophane, avaient, en 690 et soi-disant au nombre de 20.000 hommes, passé du côté grec au côté arabe. Ils étaient les descendants de colons slaves transplantés, en l'an 686, par l'empereur Justinien II, de Macédoine en les provinces d'Opsikion et d'Optimaton (anc. Bithynie) dans la partie nord-ouest de l'Asie Mineure. Ces colons firent le trajet en groupes familiaux ou même de tribus, et ce fut le Trésor impérial qui finança la migration. Un des principicules de tribu fut créé par l'empereur chef des colons slaves. Les chroniques byzantines le nomment Νέβουλος (*Néboulos* ou *Névoulos*). Lorsqu'en l'an 690 les Arabes firent incursion en territoires byzantins d'Asie Mineure, l'empereur Justinien II décida de mobiliser contre l'agresseur les colons d'Opsikion et d'Optimaton. Ce plan toutefois ne réussit pas. Le prince Néboulos passa à l'ennemi avec un nombre d'hommes considérable (20.000 paraît-il) et, une fois l'invasion terminée, se retira, aux côtés des Arabes, dans les pays du Califat. Le calife 'Abd al-Malik offrit aux nouveaux arrivants des territoires situés aux alentours d'Antioche et de Cyrhus, en Syrie septentrionale, un peu au nord d'Apamée. C'est là que s'installa en 663/665 le premier groupe d'immigrants Slaves. Un autre chroniqueur byzantin, Nicéphore, écrivant à la même époque, confirme, en un récit tout à fait indépendant de celui de Théophane, la relation de celui-ci sur l'arrivée en Syrie d'un groupe slave important commandé par Néboulos.

¹ Garkavi, *Relations*, pp. 3—4, Lewicki, *Sources*, p. 8.

² A propos de ce général arabe, voir: H. Lammens, article 'Abd al-Rahmān b. Khālid dans *E. I.*, t. I, p. 59.

L'historien arabe el-Balāduri, écrivant vers la fin du IX^e siècle, évoque également des colonies slaves aux environs de Cyrhus (*Kūrus* des sources arabes de haut Moyen Age). Al-Balāduri mentionne une certaine forteresse arabe située à proximité de la ville. La forteresse est appelée *Hiṣn Salmān* („forteresse de Salmān“), et ce nom lui vient d'un certain chef de Slaves. Selon al-Balāduri, Salmān provenait de Slaves que Marwān ibn Muḥammad, calife omeyyade de 744 à 750, précédemment gouverneur de l'Arménie en 733/734 à 744, avait établis en territoire contigu à la frontière byzantine (*at-Tugūr* en arabe). A prendre en considération les informations de Théophane sur un établissement slave près de Cyrhus en l'an 690, il semble que le témoignage d'al-Balāduri ne soit pas tout à fait précis et que cet historien aura mis au compte de Marwān ibn Muḥammad des faits antérieurs de quelques dizaines d'années.¹

Il semble que des guerriers slaves faisaient partie, dès cette époque, de troupes attachées aux personnes mêmes des princes omeyyades². Confirmation de la chose se trouverait, par exemple, chez ce poète de l'époque, cité par Ibn Kūṭayba (mort en 889, peut-être en 883/74), disant que le prince Biṣr ibn Marwān avait à son service des „Slaves rouges“ (*Ṣakālība ḥumr* en arabe)³. Al-Balāduri cite ce même fragment du poème qu'il attribue toutefois à Ḡarīr⁴; quant Abu 'l-Faraḡ al-Iṣfahānī (967), c'est Ayman ibn Huraym qu'il donne pour auteur du vers⁵. Biṣr ibn Marwān était le jeune fils du calife Marwān ibn 'Abd al-'Azīz (qui règne en 683—684) et le frère du calife 'Abd al-Malik (685—705), à la cour duquel il résida jusqu'en 691. C'est en cette année qu'il fut nommé gouverneur de l'Irak, charge qu'il garda jusqu'à sa mort survenue en 694⁶. Il est difficile d'établir à quelle période de la vie de Biṣr se rapporte le fragment de poème cité par Ibn Kūṭayba, par al-Balāduri et par al-Iṣfahānī. Peut-être s'agirait-il de l'époque de son séjour en Syrie. Les Slaves „rouges“ (entendez: de teint clair, rosé) dont il pouvait disposer appartenaient probablement à la troupe de guerriers qu'avait amenés en 690 le prince Néboulos à moins qu'ils ne se rattachassent aux colons plus anciens arrivés en Syrie en 663 (665?).

Indépendamment des deux vagues de colonisation, de 663 (665?) et 690, confirmées par des chroniques byzantines, on peut se croire autorisé à admettre l'afflux vers la fin du VII^e et dans les débuts du

¹ Lewicki, *Sources*, pp. 8—9.

² Ibid., pp. 216, 217 et 228—229.

³ Ibid., pp. 202, 203, 204, 205.

⁴ Ibid., pp. 226, 227, 239.

⁵ Ibid., p. 204.

⁶ H. Lammens, article *Biṣr b. Marwān b. al-Ḥakam* dans *E. I.*, t. I, pp. 761—762.

VIII^e siècles d'autres groupes slaves entrant en califat omeyyade, en Syrie spécialement. Nous voulons parler du mouvement de transfuges de colonies byzantines en Asie Mineure ou tout simplement de l'armée byzantine. Les circonstances s'y prêtaient en raison de la fréquence des invasions arabes en territoire byzantin. Il y avait aussi les esclaves slaves qui pénétraient dans les pays arabes en qualité de butin de guerre ou en tant qu'objet de transaction commerciale. Leur contrée de provenance, ce devait être surtout la péninsule des Balkan, voire la Khazarie. Le fait de pareilles vagues de colonisation slave en Syrie, subséquentes, est à vrai dire quelque peu hypothétique, puisque les sources nous manquent pour en confirmer la certitude. A tel manque de témoignages documentaires il y aurait toutefois une exception; je vais évoquer l'expédition de Maslama ibn 'Abd al-Malik sur Constantinople et le siège de cette ville, siège qu'il entreprit en 715—717. L'armée arabe sous les ordres de Maslama s'avança vers Constantinople par la voie terrestre, soit à travers les provinces byzantines d'Asie Mineure. Simultanément, une flotte arabe commandée par 'Amr ibn Hubayra al-Fazārī appareillait vers la côte occidentale de l'Asie Mineure.

Armée de terre et flotte arabes se heurtèrent en Asie Mineure et en Thrace à des Slaves. Il s'agissait aussi bien de populations fixées que de guerriers slaves au service de Byzance et, évidemment, des Bulgares (rappelons ici le conflit armé arabo-bulgare en Thrace, en 717). De la chronique de Théophane, qui relate très en détail l'expédition arabe sur Constantinople, il ressort que les troupes arabes hivernèrent 715/716 en „Asie“, sous lequel terme le chroniqueur byzantin entend la province du Thrakésion (les antiques Lydie et Mysie). Après s'être emparés de Pergame (été 716), les Arabes quittèrent le Thrakésion et vinrent à Abydos sur le détroit des Dardanelles. C'est en ce lieu que Maslama embarqua ses troupes pour les faire passer en Thrace. Une fois là et après s'être rendus maîtres de plusieurs forteresses de moindre importance, les Arabes mirent le siège devant Constantinople. Le siège dura jusqu'en septembre 717, date à laquelle les Arabes décidèrent de s'en retourner chez eux. Théophane relate que d'autres corps arabes ravagèrent simultanément l'Asie Mineure occidentale et poussèrent jusqu'à Nicée, Nicomédie et jusqu'aux provinces d'Optimaton et d'Opsikion. Nous avons dit plus haut que ces provinces avaient été colonisées de Slaves en l'an 686, sur ordre de l'empereur Justinien II. Après la défection de Néboulos, la population slave demeurée sur place (avec la ville de Leukata pour centre) fut l'objet des répressions les plus violentes de la part de l'administration byzantine: une partie considérable en fut massacrée¹. La partie épargnée de ces colons dut garder un ressentiment profond vis-à-vis de Byzance, et il n'est pas

¹ Lewicki, *Sources*, pp. 279—282.

impossible qu'elle se soit jointe aux unités de Maslama en train de dévaster l'Asie Mineure (717—717). Elle se sera retirée en 717 avec les Arabes réintégrant le Califat, et de ce fait ne put qu'accroître le nombre des colonies slaves de Syrie septentrionale.

Au cours de leur expédition sur Constantinople en l'an 98 de l'hégire (716—17 a. D.), les forces arabes s'emparèrent d'une localité appelée *Madīnat aṣ-Ṣakālība* ou „Ville des Slaves“¹. L'identification du lieu est toujours encore sujette à caution, en dépit d'études que différents savants ont consacrées au problème. On ne sait seulement pas si cette ville était sise en Asie ou en Thrace². Dans les deux cas, il s'agit ici indubitablement d'un emplacement peuplé de Slaves. Il est probable que les Arabes auraient pris là de nombreux captifs slaves — hommes, femmes et enfants — qui, amenés en Califat, ont augmenté de la sorte les établissements slaves dans ce pays, à savoir en Syrie septentrionale.

Il se peut donc que ce fut au sein de cette communauté des derniers arrivants slaves de l'an 717 que se recrutèrent les détachements *Ṣakālība* faisant partie, en 720, des armées d'al-'Abbās, bien qu'il soit plus vraisemblable encore qu'il s'agissait là de descendants des colons de 663 (665) et de 690, enrôlés régulièrement dans l'armée arabe, comme l'étaient les *Ḡarāḡima*-Mardaïtes, chrétiens semi-indépendants. Ce problème particulier n'a d'ailleurs qu'une importance secondaire. L'importance majeure va au fait de l'existence à l'époque des califes Omeyyades de colonies slaves en Syrie, existence dont le témoignage arabe le plus ancien se trouve être la mordante harangue de Yazīd ibn al-Muhallab, prononcée en l'an 720.

T. Lewicki

LA CÔTE ORIENTALE DE L'AFRIQUE AU MOYEN ÂGE D'APRÈS LE *KITĀB AR-RAWD AL-MI'TĀR* DE AL ḤIMYARĪ (XV^e S.)

Au Moyen Âge, les littoraux du Kenya, du Tanganyika et du Mozambique septentrional étaient fort bien connus des voyageurs et des géographes arabes, qui dénommaient ces contrées „Pays des Zendjes“ (en arabe: *bilād az-Zanġ*). On englobait aussi, parfois, sous ce nom les côtes de la péninsule somalienne. Les informations fournies sur ces pays par les sources arabes — les seules sources écrites à traiter de l'Afrique orientale, à travers tout le Moyen Âge et jusqu'à la fin du XV^e siècle — ont fait, à maintes reprises, l'objet d'études scientifi-

¹ En parlent: al-Ya'kūbī (Lewicki, *Sources*, pp. 256 et 257) ainsi que aṭ-Ṭabarī, *Ta'riḥ*, p. 1335.

² Lewicki, *Sources*, pp. 279—282.